

La Caverne de Platon

L'autre jour, je discutais avec un pote des signes patents de l'évolution de la société algérienne. Quoi qu'on en pense, et en dépit des apparences, tout n'est pas négatif. Tiens, en faisant par exemple une comparaison avec notre adolescence, nous les sexagénaires, à la fin des années 1960.

D'ailleurs, je crois bien que tout est parti de la notion de vacances, ce qui est d'actualité en cette période.

Comme ça, au hasard d'une conversation, on apprend que Slimane, 19 ans, le fils de notre ami Salem, a embarqué avant-hier pour Toronto, aux antipodes. Rafik, 21 ans, l'aîné d'Abdeslam, un autre ami d'enfance, s'est envolé aujourd'hui même pour Barcelone.

- Celui-là, il va à Barcelone comme toi tu vas à El Harrach...

El Harrach se trouve à un kilomètre à vol d'oiseau du lieu où se déroule cette discussion.

- C'est la dixième fois en trois ans qu'il s'y rend, renchérit un voisin dont le fils travaille dans une agence d'Air Algérie.

Saïd, 23 ans, mécanicien, le fils aîné de Mohand-Saïd, employé aux CCP à l'orée de la retraite, va partir dans les prochains jours, dans le sud de la France, pour une visite familiale, avant de rallier Rome pour décompresser d'une année de boulot d'enfer.

Comme c'est la première fois qu'il voyage, on a failli tenir un congrès dans le quartier pour déterminer s'il était prudent pour un futur renouvellement qu'il débarque en France avec son visa Schengen obtenu par l'Espagne?

Oui, comme jadis, on s'assied sur un morceau de carton à même le trottoir ou on s'adosse au mur de l'Indépendance et on délaye gaiement la chronique du quartier. L'avantage est l'inconvénient : tout le monde sait tout sur tout le monde.

Autrefois, on était là, captifs dans la Caverne de Platon qui avait pris les traits du quartier. Mais aujourd'hui ? Dispersés

aux quatre coins du monde, on se retrouve en d'étranges retrouvailles.

On est 5 ou 6 là ! Depuis le babil, on se coltine les uns les autres. On s'est bagarés. On a joué aux billes puis au foot ensemble. On est allé au cinoche à la Glacière et au stade Lavigerie ensemble. On s'est baigné au Caroubier ensemble. Et puis l'âge adulte arrivant avec ses lignes de fracture, nos chemins se sont séparés. Mais on revient, et on se retrouve quand même des années plus tard.

Certains ont pu faire des études moyennes ou poussées. D'autres, non ! Les uns sont partis du quartier dès qu'ils l'ont pu. Pour un autre quartier, une autre ville, un autre pays. Les autres sont restés. Il en est qui ont pris un chemin d'engagement politique, islamiste, efeleniste, pagiste, ou carrément sans étiquette. D'autres se sont contentés de rester des HTM (Hchicha talbaa miicha).

Certains sont restés et ont acquis in situ les éléments d'une ouverture au monde. D'autres sont partis aux antipodes et sont revenus plus fermés que la cave qui servait de salle de prière. C'est la Caverne de Platon inversée.

Mais quel rapport entre la Caverne de Platon et les vacances et surtout avec la prétendue évolution de la société algérienne dont il est question au début de ce propos ?

Eh bien, presque aucun rapport. Sauf peut-être celui-ci, qui est décisif. De notre temps, lorsqu'on était assis sur un morceau de carton à même le trottoir ou lorsqu'on adossait nos rêves d'adolescent au mur de l'Indépendance, Toronto, Barcelone ou Rome faisaient partie des points inaccessibles de notre coriace géographie de la frustration. Tandis qu'aujourd'hui...

Je ne veux pas dire qu'il est donné à tous les jeunes du quartier de voyager aussi loin. Il n'est pas non plus avéré qu'à l'époque de notre adolescence, tout le monde ait été condamné à regarder passer les ânes tractant les charrettes des marchands des quatre saisons. Il y avait des chanceux... Mais enfin, en proportion, on peut plus facilement voyager aujourd'hui...

Ce sont sans doute les frustrations de ces années de dèche qui ont fait que beaucoup ont copieusement rattrapé le retard

dès qu'ils l'ont pu. Et puis un jour ou l'autre, on revient.

Eh oui, on n'échappe pas à son babil de gosse. En pensant à ce quartier, c'est bien l'image de la Caverne de Platon qui s'incrute plus que dans la raison, presque dans les pupilles. Une ornière sur laquelle le regard s'arrête et finit.

Une caverne hors du temps où l'antique — l'ancestral — est conservé comme une relique à la température métaphysique idoïne, où le temps se suspend comme une stalactite. Où le savoir, la prescience plus que la science, est au prix de l'exil, et parfois du reniement.

Baguenaudant à travers le monde à la recherche toujours de la pitance et parfois de son âme, on a souvent eu l'impression d'être des troglodytes qui traînent leur caverne à l'instar de l'escargot sa coquille. Mais comme le gastropode doit oublier sa charge, on ne pense pas constamment au lieu qui nous habite.

Mais il suffit d'y remettre les pieds pour que tout remonte comme la preuve, vulnérable, qu'on ne peut ensevelir ce qui nous constitue au fond d'un labyrinthe creusé dans un rocher.

Quand on revient à la Caverne d'où on a pu s'échapper, on s'aperçoit très vite qu'elle est notre univers sensible, et que ce monde est aussi la prison de l'âme.

Revoir les potes. Certains ont quitté eux aussi la Caverne et ont niché aux quatre coins du monde. Parmi eux, il en est qui ne sont pas revenus et qui peuvent être un jour retourneront sur leurs pas. Combien ne reverront jamais les parois de la Caverne sur lesquelles leur dos d'adolescent s'est tant frotté faisant valser la houle des rêves de partance ? Ceux-là sont partis doublement : ils ont fugué de la Caverne et ils ont laissé leur vie quelque part dans la lumière du monde. Morts, on ne sait même pas où ils sont enterrés.

D'autres ont parcouru les chemins de cette lumière qui n'arrive que pâlie sur l'écran diffractant de la Caverne. Ils sont revenus pour finir leurs jours dans l'ouate mentale, métamorphosés certes, mais rassérénés comme ces soldats qui vont triompher de l'autre côté des frontières et qui, fourbus mais emplis de la satisfaction d'avoir sauvé la patrie, rentrent au bercail les drapeaux déployés et l'hymne retentissant.



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

D'autres encore ne sont jamais partis. Ils sont restés là, enchaînés au mât originel, Ulysse — décalcomanies en nombre, — la cire enfoncé dans les oreilles, entravés par d'autres chaînes que celles qui pesèrent sur les partants, et ils ne voient même pas qu'il existe un soleil différent de ce reflet blafard qui troue l'obscurité.

Ils n'ont entendu de bruits que ceux qu'ils produisent eux-mêmes.

Je fus l'un d'eux.

Je fus eux. J'ai cumulé dans mon désespoir d'être enchaîné toutes leurs souffrances indéchiffrables. Je fus eux car j'ai gardé en dépôt toutes leurs frustrations opaques, leurs confus tâtonnements pour trouver la sortie.

J'ai vu le monde dans sa réalité, cruelle. J'ai été ébloui par la lumière de l'extérieur et, conscient de ma condition antérieure, j'ai eu du mal à y retourner. Et ils ont eu du mal à m'accueillir.

Je ne les ai pas tous reconnus, transfigurés par la truelle du temps. Mais je sentais, comme Camus revoyant ses amis des années plus tard, que « nous avons été jeunes ensemble et que nous ne l'étions plus ».

A. M.

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam

Vous avez chanté un demi-siècle ? Dansez maintenant ! Ou mangez des blattes !

Selon un rapport américain, les Algériens seraient antisémites. C'est archi-faux ! C'est même complètement idiot de dire ça ! Nous n'avons absolument rien contre les juifs...

... Hacha Dine Mohamed !

Août 2018. Quelque part, dans Alger affamée. Un chat vient de manger un chat. Et je guette le chat « chativore » pour le manger à mon tour. Je n'ai pas mangé depuis trois jours. Depuis que je suis tombé sur un centre d'enfouissement de déchets et de nourriture avariée d'un ancien hypermarché « Uno », datant de fin 2016 et n'ayant pas été recensé par le responsable du cadastre, lui-même dévoré par le chef de service du contentieux de la wilaya, en mars 2017. Le chat se méfie. Il a dû me sentir. Pourtant, depuis que je mange un jour sur rien, je ne sens plus. Sauf peut-être des pieds. Mais là, c'est stratégique. Je sens volontairement des pieds, pour attirer les rats. Les rats ont un odorat extraordinaire. Leurs narines peuvent capter les « effluves » se dégageant d'entre mes orteils à des kilomètres. C'est là qu'ils tombent dans mon piège. Un licou fait de mauvaise ficelle, mais qui tient encore. C'est bon, le rat ! Mais le chat, c'est moins musqué ! Et

puis, par coquetterie, j'ai envie d'améliorer un peu mon ordinaire rat par du chat. Celui que je chasse a visiblement compris le côté pas naturel du tout de la présence de cette ficelle juste devant ma grotte. Il s'éloigne ! P... de chat ! Et en plus, en 2018, ils ont toujours sept vies. En 2018, tout le monde a tout perdu en Algérie, le pays est en famine comme l'a prédit le FMI, comme l'a promis la Banque mondiale et comme l'avait laissé entendre Slimani en marquant son dernier but pour le Sporting avant de se reconvertir dans le Fado, mais les chats, eux, ont gardé cette faculté de bénéficier de sept longues vies. Je reste seul au fond de ma grotte. Je vous ai déjà parlé des blattes ? En 2018, elles ont mué. Leur carapace s'est endurcie, pour mieux faire face aux prédateurs. Mais y a toujours moyen de contourner cet obstacle, cette armure. En tirant d'un coup sec sur les deux pattes arrière des blattes. Tout le corps vient ensuite. Les blattes, c'est moins bon que le rat. Encore moins bon que le chat. Mais c'est hyper-vitaminé. Et ni le FMI, ni la Banque mondiale, encore moins Slimani n'avaient prévu que la population des blattes et cafards triplerait en Algérie à l'aube de 2018. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.

